

Alberto Burri (1915-1995),
Multiplex 1, 1981, série « Multiplex »,
 assemblage de cartons découpés,
 vinavil et acrylique sur carton
 Exécuté en collaboration avec
 Stamperia Fausto Baldessarini, Fano,
 numéroté « 29/30 », 70 x 100 cm.
 Photo : Thomas Hennocque
 © A&R Fleury © Fondazione Palazzo
 Albizzini « Collezione Burri »



GRAFICA

Alberto Burri,
 galerie A & R Fleury,
 jusqu'au 5 février

À noter : catalogue,
 Alberto Burri. Grafica

LE CHIFFRE NOIR

de Nicolas Daubanes,
 du 29 janvier au 4 mars 2022,
 Drawing Lab,
 drawinglabparis.com

Les dessins de Nicolas Daubanes sont reconnaissables entre tous, par leur technique particulière faisant ruisseler sur le support, papier, mur ou plaque de verre, de la poudre d'acier aimantée afin de créer des paysages fantomatiques en noir et blanc qui semblent assujettis à la force gravitationnelle. D'étranges apparitions se soulèvent devant nos yeux, ruines apocalyptiques, prises au moment précis précédant l'effondrement. L'artiste recherche la tension qui sourd avant les révolutions, les drames ou les cataclysmes. Tension sociale et psychologique qui change le cours du monde. Rapport de force lisible aussi dans le titre de l'exposition, « le chiffre noir » étant cet inconnu mettant en balance deux forces antagonistes (chiffre des forces de police contre chiffre des manifestants). Son Hôtel de Ville et son ministère des Finances de 1871, à l'instar de ses architectures carcérales ou du portrait des sœurs Papin, flottent en lambeaux dans l'attente du chaos imminent de leur embrasement. Lauréat du prix Drawing Now 2021, Nicolas Daubanes déploie une virtuosité graphique remarquable.

JULIE CHAIZEMARTIN

L'art et la matière

L'œuvre graphique d'Alberto Burri (1915-1995) n'est pas moins riche de joies visuelles que son œuvre peinte. La preuve avec la magnifique expo de la galerie Fleury.

PAR DAMIEN AUBEL

Archipels imaginaires flottant dans l'apesanteur d'un cosmos calciné, résidus d'apocalypse, lèpre fongique ou prélèvement de chair nécrosée : les six *Combustioni* (eau-forte et aquarelle) de 1965 mettent le feu à la poudre lyrique du critique. Pétard mouillé, opine, impitoyable, Riccardo Venturi, en ouverture du catalogue. Loin d'être un parasite de l'œuvre peinte, l'œuvre graphique de Burri, qui s'épanouit à partir de 1964, poursuit cette investigation patiente, rigoureuse et fervente de la matière propre à l'Italien. Or « ces matériaux ne montrent qu'eux-mêmes, et tenter de leur faire dire autre chose apparaît comme une trahison de la volonté de l'œuvre autant que de celle de l'artiste ». Ce dont on ne peut parler, il faut le taire disait l'autre, et le meilleur hommage que cette critique pourrait rendre à Burri serait la page blanche. Le silence. Car le regard – la seule approche qui vaille pour l'œuvre de Burri – ne fait pas de bruit.

Bianchi e Neri, la série de 1967-1968 (lithographie, chalcographie et collage d'acétate) tourne en rond. Littéralement. Extrémité arrondie d'une langue, borne érodée (pardon, Riccardo...), une forme noire en perpétuelle mutation, placée, déplacée comme la pièce d'un puzzle, devient, sur la dernière feuille, un disque, point final dont la circonférence semble moins due au compas qu'au modelage. Silence : la matière colorée repliée, enroulée sur elle-même, ne dialogue qu'avec soi. Autour, il n'y a que le blanc. Qui, comme la lumière, n'est rien et

tout : impensable, inexprimable, sauf dans les blancs de la parole.

Notoirement avare de commentaires sur son art, Burri a certainement rompu ses vœux de taciturnité avec la Stamperia 2RC, tant, insiste le catalogue (autre façon de ne pas trahir Burri : la précision technique, qui garantit de ne jamais en dire trop), l'exécution des huit *Cretti* (1971) a représenté un « défi pour l'imprimeur ». Crevasses, dessiccation ou bien distension, usure : seule une géologie ou une dermatologie esthétiques pourraient rendre justice à l'effet produit par ces surfaces. Mais comment établir dans son droit cette insolite propriété : cette opulence aride, cette exubérance fatiguée ? Il y faudrait un poète, qui à Ponge joigne l'art oxymorique de Louise Labé.

Car Burri est paradoxal : l'économie, l'austérité même, imposée au sens se double d'une prodigieuse libéralité dont jouit le sens – non plus l'intellectuel, mais le visuel. Voici, en 1981, *Multiplex* : dix assemblages de cartons découpés. Un magnifique orangé, un noir dont l'opacité s'adoucit, un brun ligneux, celui plus clair du carton ; des arcs de cercle, des demi-cercles, des rectangles ; des contiguïtés, des enchâssements, des jours dans les juxtapositions. Les *Multiplex* n'épellent rien qui soit déchiffrable, mais l'agencement de ces formes élémentaires, leur succession parfois linéaire, rythmique, leurs composés, la ponctuation des solutions de continuité : une langue, ici, parle. À nous de l'entendre – en faisant taire la nôtre.